

Villa d'Ys, 20 septembre. Le bébé hurlait dans l'obscurité de sa chambre. On aurait dit des cris d'agonie. Derrière les croisées de la fenêtre, par-delà les chaos de rochers, la lumière du phare des Sept-Îles balayait le ciel. Les flots étaient gonflés par un vent immense. Le vent ressemblait à une plainte, un murmure sans fin, une chanson triste.

Une ombre fantomatique – homme ? femme ? – glissait sans bruit d'une pièce à l'autre dans la maison de granit qui dominait le chemin des Douaniers de Ploumanac'h. Du sentier, on distinguait bien l'austère façade, juchée comme un château sur sa motte féodale. Les lampes étaient toutes éteintes, le pas faisait crisser le parquet de chêne, l'être avançait vers la chambre de la petite fille en silence. Il semblait connaître les lieux. Il marchait sans hésitation. Il n'avait qu'un seul but.

L'enfant s'appelait Gaëla, prénom celtique signifiant « princesse blanche ». Un nouveau-né d'une douceur exquise. De grands yeux émerveillés. La grâce. L'absolu de la grâce.

Tout à coup, l'ombre apparut dans l'encadrement de la porte. Gaëla s'était endormie. Le bruit des pas l'avait réveillée.

Le phare des Sept-Îles, à dix kilomètres, n'était pas assez puissant pour éclairer l'intérieur de la chambre.

Le berceau en osier ressemblait à une barque, une conque voguant sur la mer. L'enfant était une navigatrice découvrant le monde du haut de son berceau. Son monde, c'était sa chambre,

ses jouets, les vieux meubles bretons, le paysage qu'elle apercevait de sa fenêtre, la pelouse descendant vers le rivage, les chaos de rochers, les écueils, le vent, les nuages, la mer toujours différente, toujours nouvelle. La mer bleue, étincelante comme un lac, dans l'azur d'un jour d'été. Grise quand le ciel était breton, plombé par les nuages de l'Atlantique. Blanche et verte les jours de grand vent, quand la houle triomphait, meurtrissant la côte de ses coups de boutoir.

L'enfant avait peur de la nuit, de ses ombres gigantesques, de ses cris, de ses plaintes, des claquements du vent.

Une voix tranquille.

— N'aie pas peur. Calme-toi. Que se passe-t-il? Pourquoi pleures-tu?

L'ombre s'approcha.

Les cris de l'enfant cessèrent. Elle regardait de ses yeux immenses le fantôme qui venait vers son berceau. L'être s'arrêta à un mètre d'elle, inspira un grand coup, ne bougea plus, observa le bébé de ses prunelles perçantes. Il vit son visage adorable, son regard étonné, ses mains s'agitant dans la nuit.

L'enfant scruta en silence l'ombre qui se tenait devant elle comme une statue ensevelie dans les ténèbres.

On n'entendait plus que le bruit des vagues, au loin, très estompé. Et le vent. Le grand vent du large qui giflait les murs de la maison de pierre.

Dans la chambre, la minute était d'une intensité insoutenable.

Le visage de Gaëla était tourné vers le fantôme de la nuit.

L'ombre inspira une deuxième fois, longuement, comme si elle s'apprêtait à se lancer dans une course éperdue. Ou comme si elle hésitait encore au seuil du malheur.

Ses mains saisirent l'enfant.

Alors l'être des ombres l'emporta avec lui et disparut dans le cauchemar de la nuit.

Ploumanac'h. Castel Beau Site, une ancienne pension de famille pour militaires transformée en palace dominant la grève de Saint-Guirec.

À l'extérieur, la nuit était noire comme l'encre. Pas de lune. Juste des étoiles, à des milliards de kilomètres, qui n'éclairaient rien.

— Cela fait trente minutes que je t'attends. Où étais-tu ?

En entrant dans le bar, Morgane aperçut son mari affalé dans un fauteuil en cuir. Un ami se tenait à ses côtés, Malo Justin, pêcheur de homards, qui ne disait rien. La jeune femme lui serra la main avant de répondre.

— Excuse-moi, je ne savais pas qu'il était si tard.

Elle passa sa main dans ses cheveux ébouriffés pour tenter de les recoiffer. Elle portait un chemisier bleu et une jupe imprimée de fleurs.

— Tu as l'air essoufflée.

— C'est à cause du vent. Tu ne l'entends pas ?

Elouan la dévisagea.

— On dirait que tu as couru.

— Mais non.

Le vent mugissait derrière la baie vitrée. Ce n'était pas une tempête, juste un coup de tabac. Inattendu. Surprenant en cette saison. On sortait de l'été, un été torride, tellement beau. Il n'avait pas plu, ou si peu, depuis le printemps. Morgane s'assit face à son mari de l'autre côté d'une table basse.

Derrière la fenêtre, ils devinaient des rochers de granit, illuminés par des projecteurs. Ici le granit règne en maître absolu. Il domine le paysage de sa présence impériale. Les carrières de La

Clarté ne sont pas loin, là-haut sur la colline. Les maisons sont en granit, les ponts, les bancs publics, les murs des jardins, les bordures de trottoirs, les phares illuminant la mer. Les dolmens et les menhirs. Les pierres des cimetières.

Ici, même la terre est en granit. Quand on creuse dans les jardins, on tombe sur des rochers. Les arbres poussent sur des rochers. Les maisons ont pour cave des rochers.

La Côte de granit rose est le royaume du rocher comme nulle part ailleurs dans le monde. Au-dessus se trouve une pellicule : un peu de terre, des constructions, quelques plantes.

Il y a des millions d'années, les entrailles volcaniques de la Terre ont rejailli ici. Autrefois on trouvait des montagnes plus hautes que les Alpes. La lave s'est figée en d'énormes blocs dévorés par l'érosion : le vent, la pluie, les vagues, le sel.

Les rochers sont quasi éternels. Ils existaient avant l'homme. Ils existeront quand l'humanité ne sera plus que poussière.

Ploumanac'h est l'extrémité septentrionale, marine, rocheuse du Trégor, la plus vieille terre du monde. Trégor, *Bro-Dreger* en langue bretonne, l'une des neuf provinces de Bretagne.

À Ploumanac'h, même les cœurs sont en granit, forts et durs, habitués aux embruns, aux averses, aux vagues, aux coups de tabac. Pas tous les cœurs. Certains cœurs sont comme des hortensias, graciles et doux, fins et fragiles.

Morgane semblait agitée, nerveuse. Elle regarda son mari droit dans les yeux.

— Tu es là depuis longtemps ?

Il regarda sa montre.

— Près de quatre heures. J'ai discuté avec Malo. Il va nous offrir des homards dimanche prochain.

Malo, grand jeune homme dégingandé au visage marqué par le vent, esquissa un sourire.

— M'en veux-tu ? demanda la jeune femme.

— Je m'inquiétais. Tu n'es jamais en retard. J'ai cru que tu avais eu un problème.

Il enfonça son regard dans le sien.

— Tu arrives de la maison ?

Celle-ci n'était qu'à quelques centaines de mètres, au bout du chemin des Korrigans, êtres du folklore breton, esprits prenant l'apparence de nains bienveillants ou malveillants.

— Je ne suis pas venue directement. J'ai marché sur le chemin des Douaniers. J'adore contempler les dernières lueurs du couchant sur la mer, au moment où le jour s'éteint. Le soir était magnifique, la mer couturée de blanc.

Elouan ne semblait pas s'intéresser à la poésie de sa femme. Il appela un serveur.

— Que veux-tu boire ?

— Comme d'habitude. Du cidre de Huelgoat.

Elle se mit à rire nerveusement avant de reprendre :

— Et toi, tu bois ton whisky habituel. Ivrogne !

— Que veux-tu que je boive d'autre dans un endroit pareil ? À la maison, c'est de l'eau, plate ou gazeuse. Dans un bar cosy, du whisky. Le whisky des Highlands à la tourbe. Un réflexe conditionné. Malo, une autre bière ?

— Merci, je m'en vais bientôt.

Elouan trouvait sa femme très belle : cheveux défaits, teint ravivé par le vent du large. Il fronça les sourcils.

— As-tu jeté un coup d'œil à Gaëla avant de partir ?

— Elle dormait. De toute façon, si elle pleure trop, Arthur nous appelle.

Leur fils était un enfant sans histoire, élève en quatrième au collège Charles-Le-Goffic de Lannion. À treize ans, il était grand comme un adulte. Blond, mince, souriant, pétillant d'intelligence. Comme son père, il s'intéressait à l'histoire de la Bretagne. Comme sa mère, il aimait les aquarelles représentant le soleil dansant sur les flots.

Elouan regarda par la fenêtre.

— Tiens, il y a de la lumière au château de Costaérès. Je pensais qu'il était en vente.

Malo prit la parole.

— Pas du tout ! Vous n'êtes pas au courant ? Il est en location sur un site internet.

Costaérès, un château de granit sur une île de granit. Une folie troubadour dominée par des tours crénelées. La vue y

est imprenable sur le large. Aucun pont ne le relie à la côte. Ses habitants vont et viennent en bateau. Un château que Louis II de Bavière aurait aimé s'il l'avait connu. Costaérès est le Neuschwanstein breton, avec la mer comme spectacle.

— S'il y avait eu une passerelle, il m'aurait intéressé, soupira Elouan. Mais comment vivre dans un château coupé du monde ?

Un élégant serveur aux cheveux blonds s'approcha d'eux et prit la commande. Il revint quelques minutes plus tard avec une bouteille de cidre et un verre de whisky.

Morgane paraissait perdue dans ses pensées. Elle regardait de côté. Elle n'arrêtait pas de recoiffer de la main droite ses beaux cheveux roux.

— Quelque chose ne va pas, ma chérie ?

Morgane ne répondit pas tout de suite. Elle regardait son mari sans le voir.

— Tout va bien. J'ai couru pour ne pas être en retard. C'est tout.

Elle avala d'un trait un verre de cidre et reprit :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Pas grand-chose. Je me suis baladé dans la campagne. J'ai rendu visite à trois antiquaires. Je suis arrivé dans ce bar vers 18 heures. J'avais rendez-vous ici. Depuis, je suis resté affalé dans ce fauteuil.

— Dans quel coin étais-tu ?

— Derrière Guingamp. Des petits patelins. J'espérais trouver des statues de saints bretons. Rien d'intéressant.

Elouan était un passionné d'antiquités.

Ils s'étaient quittés le matin sans dire ce qu'ils feraient de la journée. C'était comme ça, dans leur couple. Chacun avait ses petits secrets.

— Et toi, Morgane, qu'as-tu fait ?

— J'ai traîné dans mon atelier. J'ai rafistolé quelques peintures. La marine représentant la baie de Lannion vue de Beg Léguer ne me plaît pas.

— Tu vas la jeter ?

— Je n'en sais rien. Je la retouche, et si ça ne colle pas, je la mettrai à la poubelle.

Elle était connue dans la région pour ses délicates aquarelles représentant le pays breton, ses marins et ses paysans. Sa peinture était conventionnelle mais d'une minutie si parfaite qu'elle

attirait les foules dans les galeries ou les expositions. Elle revendiquait un hyperréalisme qui rappelait les tableaux académiques de la fin du XIX^e siècle. Elle avait peint Perros-Guirec, Trégastel, Tréguier, Paimpol, Morlaix, Quimper, Quimperlé, Rostrenen, Locronan. Des maisons anciennes, des églises, des calvaires, quelques châteaux, la lande couverte de genêts d'or. Mais surtout, elle avait peint la mer par tous les temps, en toutes saisons, nimbée de toutes les lumières de l'Armor. La mer plombée, grise, jaune, blanche, azur, noire, verdâtre. Toutes les couleurs de la mer étaient au bout de son pinceau.

Son tableau le plus célèbre : *Vieux Gréement sur océan d'argent*. Elle l'avait vendu à Paris, chez Drouot, aux enchères. Un marchand d'art de Soho l'avait acheté. Depuis, la cote de ses aquarelles avait monté. Les expositions se multipliaient.

Elle regarda son mari sans rien dire, les yeux perdus dans le vague. À quoi pensait-elle ?

Elle but un deuxième verre de cidre.

Un jeune couple s'installa non loin d'eux, à une table basse. Ils riaient très fort.

Malo se leva.

— Désolé, mais je dois partir. Et puis, je pense que vous avez envie d'être seuls. Morgane, j'étais bien content de te voir !

Elle ne répondit pas.

Il sortit du bar après avoir salué son ami.

Elouan ne s'expliquait pas pourquoi sa femme ne disait rien.

Juste à côté d'eux, quelqu'un semblait les écouter, un gros homme d'une soixantaine d'années, chauve, que Morgane n'avait jamais vu.

Morgane avait rencontré Elouan à Trégastel, en été. Il jouait dans un club de volley-ball sur la plage du Coz-Pors. Un filet tendu sur la grève, les jeunes du coin se retrouvaient là, près des énormes rochers : le Sorcier, la Sorcière, l'Île-Ronde, le Dé, le Tas de Crêpes. La Bretagne éternelle. Le cri des goélands. Le chant des vagues. Le sable à gros grains, presque du gravier, qui crisse sous les pieds. Les bateaux amarrés dans la rade : il y avait le *Pen Duick* de Tabarly. Le vent, toujours un peu de vent, l'odeur des algues, l'iode, et puis le soleil qui tombe là-bas, très loin au-delà de l'île aux Lapins et de ses grandes oreilles de granit. Le soleil couchant de Bretagne met le feu à la mer et au ciel, mais aussi à la terre, qu'on appelle ici l'Argoat. La forêt, les chênes, les pins, les genêts, les fougères, les bruyères, les ajoncs, les landes à perte de vue, le bocage, les talus, les rivières, les torrents, les crêtes rocheuses, toute l'âme de la Bretagne est incendiée par une lumière qu'on ne voit qu'ici. Certains soirs d'été, la lumière sur la mer bretonne est si puissante que même les aveugles la voient.

Elouan Kergoat, assez bel homme, riche famille, propriétaire terrien. Nul besoin de travailler. Des études de droit pour apprendre, mais rien après. Jouir de sa fortune. Et surtout faire du bateau, sa passion. En été, autrefois, il jouait au volley-ball sur la plage du Coz-Pors avec les jeunes de Trégastel, surtout des Parisiens, des vacanciers. Il aimait les grèves, les chaos de rochers, mais sa passion suprême, c'était la mer, les étendues infinies, les îles. Il avait traversé plusieurs fois l'Atlantique avec des coéquipiers, il était ivre de grand large et de liberté, il n'aimait pas les contraintes, la vie monotone, l'enfermement.

Morgane était plus jeune que lui, douze ans de moins. Ses parents étaient originaires de Morlaix mais ils étaient montés à Paris et, l'été, ils louaient une petite villa à Trégastel, sur la route de Trébeurden. Un cabanon avec un jardin planté de pins maritimes.

Elouan et Morgane avaient joué au volley-ball dans la lumière pendant des semaines, ils avaient ri ensemble, ils avaient bu des canons au bar du Beauséjour avec tous les autres, ivres d'air pur et de soleil, sans savoir que l'amour les attendait au coin de la plage.

Un jour, en septembre, ils avaient pêché des crevettes sur la grève rose, une plage située au bout de la station, avec de grandes épuisettes en bois qui raclaient le fond. Morgane se souvenait des petites bestioles sorties de l'eau qui frétilaient dans la lumière.

Elouan avait emmené la jeune fille derrière un rocher pour se protéger du soleil qui tapait ce jour-là. Leurs doigts s'étaient effleurés, le cœur de Morgane avait battu si fort qu'elle avait cru que sa poitrine explosait. Elle était timide, il était audacieux. Il l'avait serrée contre lui et l'avait embrassée avec fougue. Elle s'était laissée faire. Elle avait aimé la langue d'Elouan, exquise, salée. Il lui avait chuchoté des paroles qui l'avaient émerveillée.

Il était charmant, délicat.

Les jours suivants, il lui avait offert des fleurs des champs à chaque occasion. Après le volley ou le soir, au bar du Beauséjour. Des fleurs qu'il avait cueillies le matin dans des prairies.

Une nuit, il lui avait proposé une balade sur l'île du Gouffre, un chaos de rochers à l'écart de la foule, cerné par les vagues à marée haute. Ils s'étaient laissés surprendre par le flux, ils avaient dormi sur le sable. Il faisait si bon. Elle l'avait trouvé délicieux, attentionné, il était le prince charmant dont elle avait rêvé dans son adolescence. Elle s'était donnée à lui dans le vent du large.

Un amour fou les avait submergés. Ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre, ils se voyaient tous les jours. Ils étaient incendiés par la passion. Au bout de quelques mois, ils se marièrent et Morgane s'installa à la villa d'Ys.

Dans le bar du Castel Beau Site, la musique était belle. Des chants bretons entêtants. Elouan et sa femme ne disaient presque rien, mais c'était souvent comme ça entre eux, depuis des années. Après les premiers mois de bonheur, la passion était retombée.

À certains moments, il était encore capable d'être charmant, attentionné, d'une exquise finesse.

La semaine précédente, il lui avait offert un bouquet de fleurs comme aux premiers jours. Des fleurs éclatantes. Elle s'était dit qu'il redevenait comme autrefois.

Il commanda un autre whisky.

— Morgane, demain je fais un tour de bateau jusqu'à l'île de Bréhat.

— Seul ?

— Je ne te demande pas de m'accompagner, tu détestes naviguer.

Son bateau, le *Carnac*, était un monocoque de dix-huit mètres gréé en sloop – un seul mât – habilité à participer aux grandes courses comme le Vendée Globe. Sept voiles : la grand-voile, la voile de cape, la trinquette, le génois, le spinnaker – ou spi –, le gennaker, le tourmentin ou foc de tempête. Un bateau de pro qu'Elouan avait acheté dix ans plus tôt et sur lequel il pouvait naviguer seul. Il n'emmenait jamais sa femme qui n'aimait que le plancher des vaches. Il embarquait des marins, toujours des hommes, un ou deux, jamais plus.

Elle changea de conversation.

— Gaëla pleure beaucoup.

Certaines nuits, Elouan ne dormait pas à la maison. Il partait deux ou trois jours pour trouver des antiquités dans toute la

région, des coiffes, des bibelots, des meubles, mais surtout des statues. Il était fasciné par les statues de saints patrons et de créatures de légende – dragons, farfadets, korrigans. Il sillonnait les petites routes à la recherche d’objets rares. Parfois, il séjournait à Paris où il visitait des galeries.

— Qu’a-t-elle, notre Gaela ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Elle m’inquiète. Dans mon souvenir, son frère ne pleurait pas comme ça.

— Tu aurais préféré qu’on reste à la maison, ce soir ?

— Oh, tu sais, ça ne change rien. Elle pleure même quand nous sommes là. Demain, je vois le pédiatre à Perros-Guirec, je lui ai demandé un rendez-vous en urgence.

— Arthur est en pleine forme, n’est-ce pas ?

Ils se regardèrent une bonne minute sans rien dire, comme empêchés de parler.

— Il a toujours été facile, très facile, continua Morgane. Comme son père.

Elouan se demanda si c’était de l’ironie ou si elle le pensait vraiment.

Il regarda les cheveux défaits de sa femme.

— À quel moment as-tu quitté la maison ?

— Il y a presque une heure.

— Tu as mis autant de temps pour venir ?

La maison était à moins de dix minutes à pied.

— Je te l’ai dit. J’ai flâné. J’ai rêvé.

Morgane se tut, les yeux perdus dans le vague.

Après les danses bretonnes, on entendit le groupe Tri Yann en sourdine.

— Et tu es repassée à la villa après ta petite balade ?

— Non, j’étais en retard. Tu te serais inquiété.

— Mais je me suis inquiété ! D’habitude tu es ponctuelle. Je t’ai appelée plusieurs fois.

— Quand je me promène dans la nature, j’éteins mon téléphone.

Elle n’aimait pas être dérangée dans les moments de contemplation. Elle aimait regarder les vagues, coupée de tout, écouter le vent.

Le gros homme chauve les regardait de côté.

Elouan fronça les sourcils.

— Trente minutes de retard, téléphone muet. Pourquoi avoir traîné ?

— Je t'ai manqué à ce point ? Tu étais avec Malo, non ? Il est arrivé à quelle heure ?

— Tu es sourde ? Nous nous sommes retrouvés ici en fin d'après-midi. Des gars du port ont bu un verre avec nous. Malo m'a donné plein de conseils pour ramasser les casiers. J'ai pris la décision de me lancer dans la pêche aux crustacés. Je te rappelle que c'est une des spécialités de la Côte de granit rose.

Elouan reconnut une chanson de Tri Yann qu'il aimait, « L'Histoire du bateau blanc changé en goéland ». La musique celtique et les paroles envoûtantes le pénétraient.

— Tu vas pêcher avec Malo ? demanda la jeune femme.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Je m'intéresse à toi.

— Chérie, murmura Elouan, on ne va pas s'éterniser. Avant de rentrer, je voudrais te dire une chose très importante : il faut que tu vendes davantage de toiles. Je sais, c'est dur de t'en séparer. Mais nous ne travaillons ni l'un ni l'autre et notre fortune fond comme neige au soleil.

Elle était surprise.

— Je croyais que les loyers de ton parc immobilier suffisaient largement à nous faire vivre.

Il possédait une quinzaine de maisons sur la côte.

— Certes, mais en dehors des locations estivales, cela rapporte de moins en moins. Et il y a de plus en plus d'impôts à payer. S'ajoutent les réparations indispensables, sans parler des mauvais payeurs. La loi m'interdit d'augmenter les loyers, mais le coût de la vie, lui, explose.

Elle savait que son mari dilapidait l'argent alors qu'elle menait une vie monacale. En dehors de son matériel de peinture, elle ne dépensait rien.

Elle le regarda en esquissant un sourire ironique.

— Tu as repéré une œuvre d'art que tu ne peux pas te payer, c'est ça ?

— Arrête de dire des bêtises. J'ai fait les comptes hier. Il faut qu'on soit attentifs. Et puis tes peintures peuvent nous rapporter un peu d'argent. Tu as quand même été vendue à Paris.

Elle ne savait que penser. Elle ne voulait pas se séparer de certains tableaux, ce serait un déchirement, un traumatisme. Ils reflétaient son paysage mental, tourmenté et lumineux, triste et beau. Elle les avait accrochés partout dans la maison.

— Tu n'aimes pas mes toiles ? Tu les considères comme des croûtes ? Tu préfères les coiffes bretonnes, les bibelots ou la peinture académique du siècle dernier ?

— Ce n'est pas le problème. De toute façon, tu vois bien que je n'achète plus rien de cher en ce moment.

Elouan reconnut une autre chanson de Tri Yann, « Dans la lune au fond de l'eau ».

Il plongea son regard dans les yeux de sa femme.

— J'ai autre chose d'important à te dire.